

Pépé la canne

J'avais trois grands-pères. Je ne voyais là rien d'anormal, puisque aussi loin que mes souvenirs remontent, j'avais toujours eu trois grands-pères. J'avais toujours su que Pépé la canne n'était pas un grand-père comme les autres, mais sans savoir au juste pourquoi. On me l'avait sans doute expliqué, mais au-delà de mes oncles, tantes, cousins et cousines, je n'avais jamais été capable d'enregistrer quoi que ce soit de manière définitive. J'ai d'ailleurs longtemps cru que Pépé la canne était le premier mari de ma grand-mère. En fait il n'en est rien. Récemment, une de mes tantes m'a expliqué qui il était vraiment. Eh bien, même en faisant les plus grands efforts, je réalise que je suis incapable de vous répéter ses paroles. J'ai, une fois, sur un marché, gagné un magnifique panier garni, en donnant la date de naissance de Dostoïevski, mais là, concernant Pépé la canne, ma mémoire refusait de fonctionner. Pourquoi ? Allez savoir !

Pépé la canne habitait aux Aubrais, non loin de la gare du même nom. Sa première maison, située non loin de la gare, avait été détruite par les bombardements alliés de 1944. Après la guerre, on lui avait attribué, toujours dans le même quartier, une maison inoccupée. C'était une vieille maison tout en hauteur, pourvu d'un étage auquel je n'ai jamais eu accès. Pépé la canne était très sévère, même mon père le craignait, c'est tout dire. Mon père avait habité avec lui quelque temps pendant la guerre alors qu'il n'avait pas dix ans. Il se rappelait qu'il avait toujours froid et faim, que Pépé la canne le faisait travailler durement pour lui donner à peine de quoi manger, des patates essentiellement. Pour être pingre, c'est vrai qu'il était pingre le vieux, j'en sais quelque chose.

La première fois que nous nous rendîmes chez lui, il me demanda tout de suite de ne pas courir dans les allées et de ne toucher à rien. J'avais peut-être sept ou huit ans. Le jardin était grand, presque entièrement cultivé et entrecoupé de nombreuses allées. Mes parents marchaient devant, tout en discutant avec Pépé la canne. En fait, ma mère ne disait pas grand-chose, elle se contentait d'écouter. En passant devant le pommier, je vis une belle pomme tombée à terre et fis un pas hors de l'allée pour la ramasser, et la mis dans ma poche.

L'intérieur de la maison était vieux, tout était vieux. Je ne me rappelle pas avoir jamais été dans une autre pièce que la cuisine ; c'était là qu'il recevait. Tous les murs étaient peints en vert pâle, une couleur affreuse. En fait, l'adjectif affreux

n'était peut-être pas le terme qui convenait. « Ça faisait vieux, terriblement vieux ! » voilà ce qui me venait à l'esprit. Il faut dire que nous habitions dans un quartier où toutes les maisons étaient de construction récente. Toutes les maisons de mes copains avaient donc des intérieurs plus ou moins similaires au nôtre. En plus, il y avait cet escalier très sombre qui menait à l'étage. Même mon père n'avait jamais gravi les marches de cet escalier. Il y avait là de quoi exciter mon imagination.

Les rares fois où nous sommes allés chez Pépé la canne, une fois tous les deux ans peut-être, nous étions donc reçus dans la cuisine. Il sortait pour l'occasion une boîte à biscuits en fer blanc qu'il posait sur la table. J'avais droit à un verre de limonade et à deux ou trois biscuits, jamais plus. Ces visites ressemblaient pour moi à une punition, car dès la première fois où nous sommes allés le voir et qu'il remarqua ma tendance à fouiner et à courir partout, il m'installa sur un grand et haut tabouret avec l'interdiction formelle d'en descendre.

Pendant que les adultes discutaient entre eux, j'avais donc l'obligation de me taire et de ne pas bouger. Même mon père, pourtant si sévère, semblait avoir pitié de moi. « C'est pas marrant pour toi les après-midi chez le grand-père, me dit une fois mon père, toute l'après-midi à rester assis sans bouger sur un tabouret ! » Mon père avait dit cela en souriant. Il ne me demandait pas mon avis, c'était juste une remarque. Un autre enfant aurait peut-être affiché son mécontentement, se serait plaint, mais je ne dis rien. Pourquoi ? Parce que la remarque de mon père me faisait plaisir. Elle instaurait une sorte de complicité, me montrait que j'existais un peu pour lui. Les moments de complicité que j'eus avec mon père furent si rares dans toute mon enfance que j'ai l'impression que je pourrais les compter sur les doigts des deux mains. Et encore, je craignais tellement mon père que le mot complicité me semble bien trop fort.

En remarquant une grosse bosse dans ma poche, ma mère me dit : « Qu'est-ce que t'as là ? — Rien ! rien ! répondis-je. — Ben si, j' vois bien qu' t'as quelque chose ! Sors-le ! Tu vas déformer toute la poche ! Tu risques même de la déchirer, et après il faudra encore que je la recouse. — Mais non, maman, c'est rien, ajoutai-je. — Il est pas très obéissant ! dit alors Pépé la canne. Dans mon temps, on obéissait. Mon père m'aurait mis une torgnole pour moins que ça. — Tu vas obéir à ta mère ! » dit alors mon père d'un ton péremptoire. Il ne me restait plus qu'à m'exécuter. Je mis la main à ma poche et commençai à en extraire une grosse pomme jaune striée de rouge. Elle coinçait un peu. « Force pas comme ça ! s'exclama ma mère, tu vas déchirer la doublure. » J'enlevai alors mon veston, le

retournai et entrepris de sortir la pomme en la faisant avancer avec mes pouces. Elle sortit d'un seul coup et alla rouler sur le carrelage de la cuisine. Je sautai du tabouret et allai la ramasser. « Où que t'as trouvé cette pomme ? interrogea mon père. — Dans le jardin, répondis-je, mais je ne l'ai pas cueillie, je l'ai ramassée par terre, sous le pommier. — Va la remettre où tu l'as prise ! » dit alors Pépé la canne. Je regardai mon père. « Bah, obéis ! fais ce qu'on te dit ! ajouta mon père. — Je dois la remettre exactement au même endroit ? demandai-je. — Tu la remets là où tu l'as prise, un point c'est tout ! » reedit Pépé la canne. Je regardai à nouveau mon père. « Bah ! qu'est-ce que t'attends ? Cours ! Dépêche-toi d'aller la remettre ! » ajouta encore mon père. Je sortis en courant de la maison et remis la pomme à l'emplacement exact où je l'avais prise. L'emplacement ne fut pas trop difficile à retrouver, car l'herbe écrasée n'avait pas encore eu le temps de se redresser.

Pépé la canne avait une jambe toute raide. Il avait été opéré d'un pied bot à l'âge adulte, mais sa jambe était quand même restée toute raide. Du temps où il était en activité, Pépé la canne possédait un commerce de charbon, et sa jambe ne l'avait jamais empêché de soulever des sacs de 50 kg. Il était dur avec les autres, mais dur aussi avec lui-même.

Pépé la canne était aussi un excellent pépiniériste, capable de réaliser des greffes miraculeuses. Mon père avait acheté trois arbres fruitiers chez le pépiniériste du coin : un pêcher, un cerisier et un prunier. Le prunier ne donnait pas grand-chose, le pêcher encore moins, seul le cerisier donnait un peu. Il faut dire que la terre n'était pas bonne, elle ressemblait à de la glaise. Pépé la canne dit à mon père que le pépiniériste lui avait vendu n'importe quoi, qu'il ne connaissait vraiment pas son métier. Pépé la canne nous greffa alors un pêcher de vigne et le résultat fut tout simplement miraculeux. L'arbre se mit à donner tellement de fruits qu'il nous fallait mettre des fourches en bois sous les branches pour les soutenir. Qui plus est, les pêches de vigne étaient délicieuses et j'en raffolais. Ma mère acheta un stérilisateur et mon père construisit un cabanon pour stocker les bocaux. Nous avons maintenant des pêches de vigne toute l'année, été comme hiver !

Un jour, Pépé la canne avait alors plus de 80 ans, son pied bot se gangrena. Tout était parti d'un petit bobo qui n'avait pas voulu guérir et aussi du fait qu'il avait attendu trop longtemps pour le montrer à un médecin. Il avait beau avoir de l'argent, il ne voulait jamais en dépenser. Quand il se décida enfin à faire appel à un médecin, il était déjà trop tard et il fallut procéder à une amputation. On

l'amputa d'abord des orteils, puis du pied et enfin jusqu'au genou, la gangrène s'étant étendue.

Pépé la canne ne se laissa pas abattre, il continua à faire son jardin. Il le faisait à genoux. Il sarclait et binait en avançant sur son moignon. Il refusait toute aide, aussi bien bénévole que payante. Il ne voulait rien devoir à personne.

Un jour, alors que nous lui rendions visite, les paroles des voisins nous parvinrent aux oreilles. Une épaisse haie de troènes nous empêchait de les voir, mais nous les entendions bien. Il était clair qu'ils faisaient exprès de parler fort. « ... Si c'est pas une honte des enfants pareils, laisser leur pauvre père faire le jardin dans son état... Quels enfants indignes !... »

Mon père fut touché au plus profond de lui-même. Son honneur était atteint. C'était quelque chose qu'il ne supportait absolument pas. Qu'allait-il faire ? Que faire face à un ennemi qu'on ne voit même pas ? Si mon père avait eu le type devant lui, la situation eût peut-être dégénéré et mon père l'eût même peut-être frappé, mais là il ne fit rien, nous continuâmes de marcher dans l'allée et allâmes retrouver Pépé la canne. Il était en train d'enlever les mauvaises herbes qui poussaient entre les plants de haricots. Il portait un chapeau de paille pour protéger sa calvitie. Il était à genoux et avançait sur son moignon. Il était équipé d'une binette et d'un seau pour les mauvaises herbes.

« Vous arrivez déjà ! dit Pépé la canne. Il est pas encore quatre heures ! J'ai pas entendu sonner !... Allez m'attendre dans la cuisine ! Il y a de la limonade dans le réfrigérateur, servez-vous ! — Non, non, dit mon père, je vais vous aider. — Pensez-vous, en habits du dimanche, vous n'allez quand même pas salir vos beaux habits... Allez m'attendre dans la cuisine ! Je finis la rangée et j'arrive ! — Vous ne devriez pas vous fatiguer comme ça à votre âge ! ajouta mon père. Ma sœur m'a dit qu'elle vous avait trouvé une aide qui ne prenait pas cher. — C'est toujours trop cher ! Et puis j'en ai pas besoin ! Le jour où je ne pourrai plus m'occuper moi-même du jardin, c'est que j'aurai déménagé de l'autre côté de la rue. — Pépé veut déménager à son âge ? » demandai-je à mon père. Pépé la canne rigola. « Tu ne sais pas ce qu'il y a de l'autre côté de la rue ? un peu plus loin, par là ? » fit-il en se redressant et en indiquant une direction avec la binette. Je réfléchis un instant mais ne trouvai pas. Je fis non de la tête. « On m'a pourtant dit que tu travaillais bien à l'école et que tu étais observateur ! — ... Un immeuble tout neuf avec ascenseur, dis-je, comme ça vous n'aurez plus à monter les escaliers pour aller vous coucher. » Pépé la canne éclata de rire. « Mais non,

nigaud, c'est le cimetière qu'il y a de l'autre côté de la rue. C'est là-bas que je vais bientôt habiter. »

Pépé la canne ne croyait pas si bien dire. Il mourut peu de temps après notre visite. Plus personne n'osait aller le voir, car des bruits couraient dans le voisinage, disant que nous étions une famille indigne. On ne découvrit son corps que plusieurs jours après sa mort. De nombreuses limaces l'entouraient. Visiblement, il en avait ramassé un plein seau et la mort l'avait surpris avant qu'il ne les détruise.

Peu après, quelqu'un éventra le plancher à la recherche de son magot. Pépé la canne ne faisait pas confiance aux banques. Le bruit courait que toutes ses économies étaient cachées quelque part dans la maison, peut-être sous le plancher. On n'a jamais su qui avait éventré le plancher et encore moins ce qu'il recelait. Point n'est besoin de dire pour conclure que toutes les familles ont leurs secrets. Il est donc naturel que la nôtre ait les siens.

